

Le mariage de mon fils

De : Ann Robinson

Le téléphone sonne. Il n'y a que ma fille aînée Caroline assez lunatique pour briser la règle du silence que j'impose à mon entourage depuis l'adolescence pendant le téléjournal de vingt-deux heures à Radio-Canada. Résignée, je réponds. Contre toute attente c'est mon fils Antoine qui sans préambule m'annonce son mariage avec l'élue de son cœur. Je ne rêve pas, il s'est marié avec elle il y a un an au Palais de justice de Québec. Je suis sidérée, les deux tourtereaux aspirent à un mariage religieux à Buenos Aires, pays d'origine de la belle Elena.

Antoine voit grand. Toute la famille québécoise sera de la fête, père, mère, belles-mères, ex-beau-père, parrain, marraine, frère et sœurs, amis, amies, collègues de travail. Une expédition de grande envergure, un envahissement de l'Argentine par des Québécois débridés, une sorte de mariage à la grecque. Le jour du départ, à l'embarquement pour le vol Toronto/Buenos Aires via São-Paulo, nous n'étions que trois pour l'accompagner au bout du monde, ma fille Fanny et son conjoint Peter et bien sûr, la mère du marié.

La situation n'a pas été de tout repos à gérer. Un vrai défi pour une professeure retraitée, mère lesbienne athée ! Il m'est aussi très pénible de laisser à la maison ma Madeleine qui ne peut ni ne veut faire le voyage. Elle n'est pas folle de l'avion, mais surtout elle travaille toujours à plein temps, elle est loin de la retraite.

Les attentes de mon fils, si fier de ses origines et si snob, me hantent. Je voudrais tant ne pas le décevoir. Déjà que son père, son ex-beau-père, son parrain et sa marraine, sa sœur aînée et son frère ont décliné l'invitation, je ne pouvais déceimment pas m'esquiver. Ce ne sera pas un gros sacrifice, j'adore les voyages et toute ma vie, je n'en ai jamais raté un lorsque mon travail l'exigeait. Grâce à des subventions de recherche, des associations syndicales ou caritatives, j'ai voyagé partout en Europe, en Afrique et dans les Antilles. Mais je ne suis jamais allée en Amérique du Sud. Quelle belle occasion de visiter ce pays que je n'aurais jamais cru voir un jour.

À la veille du départ, je cours encore les boutiques avec mon amour pour acheter des bricoles à tous les membres de la famille argentine. Elle m'aide à faire mes bagages, m'énumère ses recommandations et finalement me conduit à l'aéroport Jean Lesage, le 23 novembre 2003 en fin de journée. Difficile de me séparer d'elle à la barrière de sécurité. Je lui promets de rester en contact le plus souvent possible. Même si les communications téléphoniques semblent difficiles à partir de l'Argentine, il nous restera l'internet. Je m'envole pour Toronto où je dois rejoindre Antoine qui habite là-bas, et Fanny et Peter qui arrivent de Montréal. Direction São Paulo, et finalement Buenos Aires où nous retrouvons Elena déjà en train de préparer la fête. En tout vingt-quatre heures de voyage. Dur, dur pour une mémé de soixante ans.

Objet : Saine et sauve
De : 'Mémé Ana'
À : 'Ma Grande Lesbienne'
Date : mardi 25 novembre 2003, 19 h 11

Mon amour,

Enfin du temps pour t'écrire quelques mots. J'écris sur l'ordinateur des parents d'Elena avec un clavier anglais. Difficile de trouver accents, apostrophe et trait d'union, je ferai du mieux que je peux. Le voyage a été long mais parfait, j'aime tellement l'avion. Il fait beau et chaud, nous sommes reçus comme des membres de la famille royale. Hier soir, je me suis couchée vers minuit et j'ai dormi d'un sommeil de plomb jusqu'à dix heures ce matin. Nous tentons tant bien que mal de nous adapter à l'horaire argentin, ce qui devrait aller sans doute.

Demain nous irons faire des courses en ville, nous prendrons le train de banlieue, la vraie vie quoi ! Mais il faudra louer une voiture histoire de nous garder une certaine autonomie vis-à-vis la famille. J'ai averti les enfants, je paie la location mais je ne conduis pas. Pas question de me mesurer aux conducteurs d'ici, c'est trop me demander. Je m'assoierai sur le siège arrière et me ferai conduire. Voilà. Comme une matriarche.

Je m'ennuie de toi. Nous sommes tous réunis chez les parents d'Elena, il est plus de vingt-et-une heures et nous n'avons pas encore soupé évidemment. Et personne ne parle de préparer ce repas. Hier soir, nous avons partagé notre premier souper avec les oncles et tantes et ce soir à l'heure de l'apéritif, les cousines d'Elena sont venues nous saluer avec leurs enfants.

Je dois te laisser, il faut bien continuer à socialiser même si l'espagnol c'est du chinois pour moi. Parfois l'un ou l'autre connaît quelques mots d'anglais, alors nous nous débrouillons pour échanger quelques phrases. Je t'aime plus que tout, je t'envoie toutes sortes de baisers partout, tout partout mon amour.

Ta Mémé Ana

Quatre jours déjà, le choc culturel a été grand, sauf peut-être pour Antoine. Il doit sûrement bluffer pour impressionner sa belle-famille. En plus des parents et grands-parents, des tantes, des oncles, des cousines et cousins, des amies et amis, petits-cousins, petites-cousines, grands-oncles, grands-tantes, voisins, voisines, nous n'en finissons plus de rencontrer du nouveau monde. Il fait beau, les tilleuls sont en fleurs, ils embaument tout le quartier des *abuelos*, les grands-parents d'Elena qui m'hébergent. Voilà qui me rappelle mon ancien jardin de l'Île d'Orléans, et mon bain de mousse à la maison de Cap-Rouge. Du coup je me languis de ma Madeleine. Dans le jardin d'*Abuelo*, les hémérocailles commencent à fleurir, quelques fleurs par ci par là. Les longues tiges des glaïeuls pointent leur nez, s'étirent vers le ciel. C'est

le printemps dans l'hémisphère sud, les *picaflor cometa*, ces colibris sapho à la longue queue rouge avec des reflets dorés, volent partout à la recherche d'une nourriture essentielle à leur survie.

Mes deux poussinots et ma poussinette ont été malades à tour de rôle, chacun vingt-quatre heures. Tourista ou virus? Ou tout simplement partage de la *bombilla* dans laalebasse remplie de maté le premier soir de notre arrivée? Va savoir. Les deux garçons ont été beaucoup plus malades que Fanny, évidemment. Et la maman s'en est tirée sans aucune égratignure. Avouons que j'ai refusé de téter la *bombilla*. Je tiens le coup et je souris encore à deux heures du matin.

Objet : *Où elle est ma Mémé?*
De : *'Ma Grande Lesbienne'*
À : *'Mémé Ana'*
Date : *jeudi, 27 novembre 2003, 20 h 45*

Bonsoir ma belle Ann,

Où elle est ma Mémé? Je n'ai pas de nouvelles de mon amoureuse... M'a-t-elle oubliée? Je ne te cacherai pas que j'espérais te lire en ce jeudi soir... As-tu reçu mon premier message?

Je trouve difficile et exigeante notre séparation. Je ne me suis pas adaptée encore à ton absence, tu es tout partout en moi et dans la maison, je te cherche, tu me manques aux repas, dans le lit, dans nos téléphones au travail, nos rires, nos doutes... C'est la première fois depuis bien longtemps que je me sens si isolée.

Hier, j'ai travaillé jusqu'à dix-neuf heures trente et suis rentrée pour écouter nos téléromans. Il va sans dire que j'aime mieux la télé avec toi. Ce soir, je lis et je voudrais me coucher tôt. Les journées sont longues et bien remplies au bureau.

Je te laisse en espérant recevoir des nouvelles... un numéro de téléphone où te rejoindre...

Je t'aime ma Ann,

Ta Madeleine.

Objet : *Comment plaire à tout le monde?*
De : *'Mémé Ana'*
À : *'Ma Grande Lesbienne'*
Date : *vendredi 28 novembre 2003, 8 h 48*

Mon amour,

Ce n'est pas toujours facile de m'éloigner du groupe pour t'envoyer un message. Mon amour, ce n'est pas parce que tu ne me manques pas. Nous dormons Antoine, Elena et moi à Moreno, banlieue ouest de Buenos Aires, chez les abuelos à plusieurs kilomètres de la maison des

parents d'Elena où je peux t'écrire avec l'ordinateur de la mère. Et comme ces derniers jours, nous avons été invités partout pour le souper, je ne suis pratiquement pas revenue chez la mamà. Ce matin Elena a un essayage de sa robe de mariée, alors je suis venue avec Antoine pour prendre et envoyer nos courriels. Me voilà donc, je suis là tout près de toi.

Hier nous sommes allés au centre-ville de Buenos Aires. Ahurissant, hallucinant, désorientant. Ce qui m'a d'abord frappé ce sont les milliers de voitures dans les rues de cette ville qui compte semble-t-il, au moins douze millions d'habitants. Pour l'occasion, c'est Elena qui avait pris le volant; mes Québécois n'auraient pas survécu à cette escapade. Toute petite virée, histoire de nous familiariser avec la capitale.

Demain nous partons à la mer. Vamos a la playa. Ce soir je te téléphone sans faute, c'est promis, entre dix-huit et dix-neuf heures. Sinon demain matin avant de partir.

Je t'aime mon amour, plus que jamais. Ce n'est pas toujours simple ici, Elena se retrouvant dans son milieu naturel, devient très argentine, autoritaire, souvent en conflit avec sa mère tout aussi argentine... Et réussir à coordonner tout le monde pour partir quelque part, ce n'est pas toujours évident. Alors j'ai décidé de décrocher, de lire, au risque de paraître impolie, tant pis ! Je ne suis pas habituée à être prise en charge, à être dans l'attente, à m'ouvrir la bouche pour être gavée comme une oie. Et comme je ne parle pas espagnol, les journées et les soirées sont parfois longues. Je m'ennuie, j'ai si souvent l'impression de perdre un temps précieux, moi l'hyperactive.

Passe une belle fin de semaine et dis-toi que dimanche soir, il n'en restera plus que deux...

Mémé qui t'embrasse très fort.

Enfin la mer! Mar Del Plata. Nous y sommes. Pas trop tôt. Il était convenu que nous partirions samedi matin vers neuf heures. Le départ a sonné à quinze heures. *Argentina time* comme dit si bien Peter. Nous voir partir a dû être un divertissement pour toute la rue. Comment caser sept personnes avec bouffe pour trois jours et bagages dans une vieille Renault Kangoo cinq places? C'est simple, la plus petite devra faire la route dans le coffre et quatre autres devront se tasser sur le siège arrière. Mais Fanny en a vu d'autres depuis le temps que nous voyageons en famille. Alors va pour Fanny dans le coffre. Trois heures de route c'est long tout de même.

Au premier coup d'œil, nous voyons les traces laissées dans cette ville côtière par la crise économique de 2001, les édifices et les rues sont laissés à l'abandon, la pauvreté est partout. Elena, voyant notre étonnement, nous résume en quelques mots l'histoire de la grandeur et de la décadence de Mar

Del Plata. Station balnéaire de luxe au début du vingtième siècle pour les riches Argentins de Buenos Aires, la ville s'est transformée à l'époque du régime péroniste autour du tourisme social. Entre 1940 et 1950, de nombreuses entreprises et usines construisent des hôtels et des clubs privés pour offrir des vacances payées à leurs employés. Mar Del Plata est devenu un centre de villégiature pour la classe moyenne et la classe ouvrière. Ville de plus de cinq cents milles habitants l'hiver, elle accueille jusqu'à deux millions de vacanciers entre décembre et mars. La récente crise économique n'a fait qu'accentuer sa décadence. Mais tout n'est pas perdu, la mer demeure intacte et il n'en coûte presque rien pour y vivre en touristes. Fanny, Peter et moi occupons une suite de deux chambres avec salle de bain commune pour environ soixante pesos argentins, trente dollars.

Quel plaisir de délaissier la viande pour les poissons et fruits de mer. *Carne, carne de vaca* depuis le début du voyage. Du bœuf, du bœuf à toutes les sauces, sous toutes les coupes, pour le dîner, pour le souper, même en sandwich pour le goûter. Toujours *asado* cuite sur la *parrilla*. Poissons et fruits de mer, voilà qui est bon pour nos estomacs de Nord-Américains. Mais non, je ne mange pas mes portions quotidiennes de légumes verts et de fruits. Les Argentins ne semblent pas en connaître les bienfaits.

Hier nous sommes allés faire du lèche-vitrine sur la rue piétonne San Martin. Peter et moi avons convaincu Fanny de s'acheter pour les noces une longue robe vaporeuse, vieux rose avec un décolleté plongeant dans le dos, elle est méconnaissable. Le regard de volupté de mon gendre en dit long sur l'intérêt libidineux qu'il porte à ma fille. Pincement au cœur en pensant au corps de mon amour enveloppé dans une longue robe vaporeuse vieux rose

avec un décolleté plongeant dans le dos. L'abstinence me brouille les esprits. Elle est sans contredit beaucoup plus désirable dans un jean mauve et un chemisier à carreaux violet et beige.

Objet : Baiser du lundi soir
De : 'Ma Grande Lesbienne'
À : 'Mémé Ana'
Date : lundi 1^{er} décembre 2003, 9 h 23

Ma belle amour,

Il n'est pas question que je ne vienne pas te donner ton baiser du lundi soir et te dire à nouveau que tu es ma grande femme que j'aime. Ce soir j'ai pris une longue marche dans notre sentier au bord du fleuve. Tout est blanc depuis la dernière bordée de neige il y a quelques jours. Il y avait un croissant de lune et des étoiles plein le ciel. Je me suis souvenue de notre lune en Bretagne au bord de la mer au début de nos amours. Comment est celle d'Argentine? Est-elle aussi belle que celle de Buguelès? Observe-la bien, tu me raconteras à ton retour. Je te laisse, je veux regarder les nouvelles. Je t'embrasse tendrement, tout doucement, tout partout.
Bonsoir à tous les membres de ta tribu et à tous les Argentins qui gravitent autour de vous.
Ta Madeleine.

Il pleut ce matin à la mer. J'en profite pour faire un peu d'internet dans un café. J'ai retrouvé les accents sur le clavier, je pourrai enfin transcrire tous mes états d'âme dans un français acceptable et en moins de temps. Les messages de mon amour sont un baume pour mon cœur. Notre séjour ici ne va pas de soi. Les Argentins sont très amers depuis la dernière crise économique. Et ils ont tellement raison. Le commerce s'est effondré littéralement. Il y a eu des faillites personnelles qui en ont entraîné d'autres comme les dominos dans un jeu. Alors que depuis quelques années, le peso était maintenu au pair avec le dollar américain, en l'espace d'une nuit, il a chuté de plus des trois-quarts de sa valeur, les Argentins ont perdu pratiquement toutes leurs épargnes.

Hier j'ai sauté une coche. Ou plutôt, j'ai pété un plomb comme disent les Français. Heureusement Fanny et Peter étaient avec moi. Ils m'ont aidée

à reprendre le dessus. J'ai pleuré tant et tant, je voulais rentrer derechef, revenir chez-moi auprès de mon amour. Elle me manque tellement. Je me console en pensant qu'elle survivrait difficilement à autant de stress, les microbes et les bactéries, la décrépitude des lieux, les poissons et fruits de mer à cause de ses allergies, les longues heures d'attente, la famille nombreuse, les repas pris à toute heure, la vie complètement débridée, plus d'horaire, plus de routine, le manque chronique de fruits et légumes, le bœuf omniprésent, et tout le reste. Heureusement, la mer, la nature, les oiseaux, le beau temps et mes grands enfants jettent un baume sur son absence.

Nous retournons à Moreno demain matin, tôt si possible, mais avec des Argentins, rien n'est moins sûr. Et jeudi, nous partons Fanny, Peter et moi pour le nord du pays, aux Chutes d'Iguazú, dans la province de Misiones. Notre voyage devrait durer une huitaine de jours. J'espère trouver des cafés internet partout sur ma route, je ne peux passer autant de jours sans communiquer avec les miens au Québec.

Objet : Clin d'œil de Moreno en passant
De : 'Mémé Ana'
À : 'Ma Grande Lesbienne'
Date : mercredi 3 décembre 2003, 16 h 57

Ma belle amour,

Nous partons demain à l'aube. Cette fois-ci c'est sûr que ce sera à l'aube puisque nous sommes entre Québécois seulement. Nous voulons dormir à Posadas à plus de neuf cents kilomètres de Buenos Aires. Au moins douze heures de route. Je te téléphone dès que je peux, dès que je trouve un café où on peut faire des interurbains. Tu me manques tellement, je compte les jours qu'il reste avant mon retour.

T'ai-je dit que les tilleuls étaient en fleurs? Ce parfum qui réveille tous mes sens, qui me titille tant. Je ferme les yeux et je te vois dans le bain de notre chambre à la maison, couchée nue sur le lit, j'attends que tu sortes de l'eau pour te sécher tout partout en profitant pleinement de ta nudité et de ton désir de moi.

Malheureusement je dois te laisser, Fanny veut prendre ses messages. En espérant que je n'ai pas trop réveillé la bête qui sommeille en toi, je te souhaite une bonne nuit mon amour.

Ta Mémé Ana

Après dix-huit heures de route et deux jours de voyage, nous sommes finalement arrivés dans la province de Misiones à Puerto Iguazú. Nous entrevoyons au loin les fameuses chutes. À vue d'œil, plus majestueuses que les chutes Montmorency et celles du Niagara. J'ai bien hâte de m'en approcher pour entendre leur murmure et sentir sur mon corps la bruine qui s'échappe d'elles.

Éreintés, la nuit dernière nous avons dormi à Posadas, capitale de la province de Misiones, et ce matin à l'aube, nous avons pris le temps de visiter les ruines de San Ignacio, une des nombreuses missions jésuites de la province. Il apparaît évident que malgré les torts causés à la population guaraní, les Jésuites étaient des visionnaires dans leur perspective de vie communautaire. Cette visite justifie à elle seule le détour. Quarante degrés à l'ombre, les criquets s'en donnent à cœur joie dans les arbres, leurs stridulations sont assourdissantes. En tentant de nous réhydrater, fous rires communicatifs, nous sommes si fiers d'avoir pris la décision de refaire nos forces en vue de la fiesta du mariage en ce merveilleux coin du bout du monde.

Objet : Notre arbre de Noël
De : 'Ma Grande Lesbienne'
À : 'Mémé Ana'
Date : samedi 6 décembre 2003, 17 h 29

Mon amour,

J'ai acheté notre arbre de Noël extérieur et il me semble tout à coup vraiment ordinaire. Un sapin semi-cultivé genre sauvageon, avec des branches bien réparties surtout vers le bas. Moi qui l'avais vu si beau dans le parc, de retour à la maison j'ai constaté le désastre. Un petit arbre fragile, anorexique et un peu tout de travers. L'an prochain si tu veux nous en achèterons un de trois mètres.

Il fait toujours très froid. Entre dix et quinze degrés sous zéro.

Je t'aime, comme tu vois tu me manques en tout point. Fais bien attention à toi Mémé Ana.

Ta Madeleine qui t'embrasse très fort.

P.S. Aujourd'hui, 6 décembre. Anniversaire de la tuerie à Polytechnique. Déjà quatorze ans. J'imagine que Fanny et toi y avez pensé et gardé une minute de silence devant l'infini argentin pour les femmes victimes de violence.

*Objet : Le bout du monde
De : 'Mémé Ana '
À : 'Ma Grande Lesbienne '
Date : dimanche 7 décembre 2003, 17 h 06*

Mon amour,

Aujourd'hui, le taux d'humidité doit frôler les quatre-vingt-dix-huit pourcent! Nous avons visité les chutes ce matin. Longue marche dans un sentier aménagé au-dessus d'elles. Impressionnant! Spectaculaire! Ces immenses cataractes situées au milieu d'une forêt tropicale à la frontière entre le Brésil et l'Argentine sont tout simplement une merveille naturelle. Je comprends aisément qu'elles soient inscrites au patrimoine mondial. Demain nous nous en approcherons davantage. Pour tout dire, nous rêvons de faire un tour de bateau au pied des chutes.

Nous sommes logés dans un hôtel de Puerto Iguazú. Ce n'est pas le Sheraton, mais à quatre-vingts pesos la nuit par chambre, nous en sommes bien contents. Il y a la climatisation et nous pouvons nager dans une piscine. Qu'espérer de mieux? Nous avons réservé deux chambres pour cinq nuits. Nous repartons jeudi matin. Nous coucherons en route. Ainsi nous serons à Moreno dès vendredi en pleine forme.

Nous avons déjà réservé une excursion en jeep dans la jungle qui nous mènera tout près des chutes. Oups, t'avais-je dit qu'ici nous sommes entourés par la jungle? Oui, oui, la vraie, avec des serpents et des caïmans, mais aussi des variétés d'oiseaux tous plus beaux les uns que les autres, les toucans surtout, les perroquets, les vachers géants, les pies tangaras, mais aussi les petits colibris et surtout des papillons de toutes les couleurs, même des morphos bleus.

Le gars qui nous a vendu les billets est un Belge qui a vécu trois ans à Montréal. Étrange coïncidence tout de même...

Je pense à toi souvent. Je t'aime, je te téléphone de ma chambre d'hôtel demain soir après le souper à l'heure où tu es à la maison. J'espère que j'aurai une ligne pour le Québec. En tout cas, j'ai demandé les consignes pour les appels internationaux à la réception de l'hôtel auprès d'une jeune fille qui parlait un français impeccable. Normal me diras-tu puisque c'est une immigrante française qui réside en Argentine.

Je t'aime gros comme les Chutes d'Iguazú. Tu verras les photos, c'est impressionnant. Ce matin, j'ai pensé aux Chutes Montmorency, nos chutes. Celles qui ont vu nos amours se développer, s'épanouir. Combien nous étions heureuses de nous retrouver sur la passerelle qui les surplombe à les regarder couler en nous caressant tendrement et en nous disant des mots d'amour.

Le compte à rebours est commencé, il reste moins de jours à venir que ceux déjà passés. C'est très mal écrit, mais je suis certaine que tu comprends ce que je veux dire.

Bonne nuit mon amour, je t'aime.

Ta Mémé Ana

Déjà le huit décembre. Jour de l'Immaculée conception et anniversaire de fondation de l'Université Laval. Que voilà un réflexe de vieille professeure! C'est notre grande journée d'excursion aux chutes et dans la jungle.

Horreur, il pleut au petit-déjeuner. Pluie tropicale, grosse ondée qui cesse rapidement. Nous décidons de partir quand même, en prenant quelques précautions. Manteaux et chapeaux de pluie au fond du sac à dos. Notre première étape consiste à faire le sentier piétonnier qui descend vers la rivière. Le soleil est revenu, il plombe, à nouveau sans doute quarante degrés à l'ombre. J'exagère à peine. Progressivement, nous découvrons toute la splendeur du lieu. Et tout en bas, nous prenons ce petit bateau qui fait la navette vers l'Île San Martin, rendue célèbre grâce au film *The Mission*. Sur l'île, moment de repos. Il fait de plus en plus chaud et humide, nous suivons les courses folles de petites bécassines, nous observons un martin pêcheur plonger et ressortir de l'eau avec un poisson dans la gueule. C'est magique, nous sommes si bien. Les enfants font une saucette dans la rivière. Toute belle chose ayant une fin, voilà l'heure de retourner « sur le continent », comme disait en riant le Belge qui nous a vendu le tour *El Grand Aventura*. La pluie tombe à nouveau. Nous nous protégeons tant bien que mal avec nos grandes capes de pluie.

De retour, nous prenons un autre bateau qui nous amène près des chutes, puis sur des rapides pendant quelques kilomètres. Le soleil brille à nouveau. Extase totale! L'émotion est à son comble. Nous nous approchons si près des chutes que nous voilà à nouveau trempés de la tête aux pieds. Sensations étranges qui troublent légèrement notre bien-être! Mais le rire spontané de Peter ravive notre enthousiasme. Il nous reste encore à monter

cent-vingt marches pour rejoindre le camion qui nous amènera dans la jungle. Je roule mes pantalons au-dessus du genou et j'attaque la montée. Pas facile pour une ex-fumeuse souffrant d'embonpoint. Mais j'y arrive. En récompense, j'aperçois un toucan coloré et un vautour imposant.

À peine le temps de prendre un café que déjà nous devons rejoindre la jeep pour le vrai safari. Cette fois, nous partons seuls avec une guide qui se débrouille assez bien en français et un chauffeur guaraní qui ne parle que l'espagnol. Il ne fait pas réellement beau, mais c'est tout à fait acceptable. Nous empruntons une piste à peine praticable. C'est beau à couper le souffle. Nous voyons des fougères arborescentes grandes comme des pins adultes au Québec. Des orchidées, des tillandsias et autres bromélias, des philodendrons. Nous en admirons un, le *mostera deliciosa*, suspendu à un tronc d'arbre à au moins deux mètres de hauteur, dont les racines touchent terre. Sa splendeur nous laisse sans voix.

La pluie à nouveau. Pas de capot à la jeep évidemment. Nous remettons nos impers par pure forme. Et là c'est notre fête. La voilà notre *El Grand Aventura*. Nous nous retrouvons subitement en pleine tempête tropicale. Vents violents, chute subite de température, des arbres tombent partout sur la piste. Nous sommes à plus de dix kilomètres de la route principale. J'ai froid, tellement froid. À tout moment le chauffeur descend de la jeep pour couper avec sa machette les troncs d'arbres tombés sur la piste. Tout à coup, l'impasse, un arbre immense ne peut être débité à la machette. Il faut vite rebrousser chemin et retrouver la route principale. Manœuvre extrême dans cette piste à peine plus large qu'une voiture. Notre chauffeur expérimenté y arrive finalement. Il pleut de plus en plus fort et les arbres bloquent continuellement la route.

Nous commençons à craindre le pire. Que j'ai hâte de retrouver la civilisation. Si j'ai déjà imaginé notre guide en belle lesbienne amazone qui me protégerait des intempéries, j'en suis quitte pour mettre de côté mon fantasme, elle nous raconte comment son mari guaraní lui a montré à survivre à une catastrophe dans la jungle. Nos réactions sont d'ailleurs à la mesure de nos tempéraments. Fanny et la guide sautent en bas de la jeep pour aider le chauffeur à couper les arbres et nettoyer la piste tandis que je reste assise figée sur place, alors que Peter debout à l'arrière de la jeep s'allume nerveusement une cigarette. Encore une fois, c'est le rire qui vient détendre l'atmosphère. Nous nous convainquons mutuellement que la situation est plus cocasse que dangereuse. En vérité aucun de nous n'a envie de rester coincé dans la jungle pour attendre des secours qui dégageraient le chemin.

Subitement, c'est l'euphorie, nous apercevons la lumière au bout du tunnel. OUF! Nous l'avons échappé belle. Nous rapportons avec nous quelques photos qui témoigneront de cette folle aventure. *Aventuró la lunatica.*

Sur le chemin du retour, toits arrachés, gros arbres déracinés, déchets qui jonchent le sol partout en ville. C'est le noir total, plus d'électricité. Heureusement, l'hôtel est équipé de génératrices. Nous pouvons enfin enlever nos vêtements détrempés et prendre une bonne douche chaude.

Pour le temps qui reste, nous végétons comme le dit si bien Fanny, en prenant du soleil au bord de la piscine. Nous achetons aussi quelques objets à rapporter au Québec. Gageons que les bas de Noël cette année seront remplis de souvenirs d'Argentine.

Vivement Moreno et le mariage. *El casamiento argentino.*

Objet : *Combien tu m'es précieuse!*
De : *'Ma Grande Lesbienne'*
À : *'Mémé Ana'*
Date : *mardi 9 décembre 2003, 21 h 33*

Ma Mémé Ana,

Je viens de me doucher après avoir écouté les manchettes à la télé. Trop fatiguée pour attendre les nouvelles. Les journées sont longues et je suis vachement occupée au travail en cette fin de trimestre. « Madame, madame », les élèves me crient par la tête à longueur de journée. Est-ce que tu réalises combien tu m'es précieuse, indispensable, ma belle amour. Au moins quand tu es là, tu nous prépares un bon souper, me libères du lavage, et surtout tu m'accueilles avec ton grand sourire, tes belles mains et ton éternel optimisme. Recette gagnante pour calmer ma fébrilité.

Merci pour la magnifique photo des Chutes d'Iguazú, je l'ai envoyée à tout le monde. Elle occupe désormais mon fond d'écran d'ordinateur au bureau et celui de la maison. Tout simplement à couper le souffle!

J'ai aimé t'entendre hier soir, ton rire, ton enthousiasme. J'ai le goût de toi, de ta peau, de tes lèvres, de tes mots, de tes projets, de ta foi, de ta confiance et de ton encouragement. Tu me sembles tellement heureuse avec les enfants qu'il ne me vient même pas à l'idée que tu préférerais m'avoir à tes côtés dans ce voyage. C'est très bien ainsi.

T'ai-je dit que notre couple de cardinaux, Fifi et Fifine viennent à la mangeoire tous les matins vers sept heures dix? C'est tellement émouvant que je n'allume plus la lumière de peur de les faire fuir. Dès que l'un d'eux voit mon ombre passer, ils s'envolent en émettant leur cri si caractéristique lorsqu'ils ont peur. Tchip, Tchip, Tchip.

Tes oiseaux à toi ont l'air éblouissants, à la fois coquins et menaçants, colorés et merveilleux, j'ai hâte que tu me parles d'eux.

Te voilà à la veille du mariage de ton fils aîné. J'imagine que ton cœur de mère est en émoi. Tu as vécu déjà tant d'émotions avec lui, bonnes et parfois difficiles, qu'un tel événement doit te stresser un peu. Mais je suis certaine que la maman du marié sera plus qu'à la hauteur. Je vous souhaite un moment exceptionnel rempli d'amour et de joie.

Te dire aussi que jeudi dans deux jours, il y aura un ralentissement général au Québec, les centrales syndicales réagissent ainsi au gouvernement Charest et à toutes les coupures annoncées. Ce n'est pas encore la grève générale mais ce sera certainement un sérieux avertissement. On verra bien.

Mon amour, ma Mémé, je te laisse ici et t'amène avec moi au lit sous les couvertures. Je t'embrasse très fort.

Ta Madeleine

Objet : *Bises tout partout*
De : *'Mémé Ana'*
À : *'Ma Grande Lesbienne'*
Date : *mercredi le 10 décembre 2003, 9 h 39*

Ma chère Madeleine d'amour,

Plus que neuf jours avant de nous retrouver. Je suis fatiguée, si fatiguée. J'ai les fesses collées à un banc de bar en plastique, dans un cybercafé non climatisé en ville. La chaleur est

accablante, le temps s'écoule si lentement. J'ai peine à m'imaginer à nouveau dans la neige et le froid.

Je t'embrasse très fort, partout, tout partout.

Ta Mémé Ana.

13 décembre. Le grand jour! Il fait beau et chaud heureusement. Puisque je dors chez les *abuelos*, je suis déjà sur place, au cœur de l'action. La réception du mariage aura lieu ici dans leur jardin. Hier soir le traiteur est venu livrer tables, chaises, vaisselles, couverts, eau, boissons gazeuses. La tente est montée. Immense. Il le faut bien car il y aura plus de cent invités. Parmi eux, nous trois Québécois et deux amis d'Antoine, un Français et un Anglais.

Ce matin il reste à décorer le terrain, installer des torches au kérosène un peu partout, réparer les fils électriques de façon à pouvoir accrocher des courants de lumières dans les arbres et trouver une solution pour empêcher les invités d'avoir envie de se lancer dans la piscine pendant la réception.

Peter se chargera de l'éclairage, Fanny s'occupera des courses de dernières minutes, conduira les femmes de la famille chez le coiffeur et moi, instruite par Antoine, je bricolerai, en compagnie d'*abuela*, une quarantaine de lanternes chinoises collées sur des morceaux de styromousse qui, ce soir, recevront chacune une chandelle de type cierge d'église avant d'être déposée sur l'eau de la piscine pour qu'elles flottent au gré du vent. Romantique pensez-vous? Plutôt chiant à fabriquer et surtout très aléatoire comme projet. Connaissant bien mon Antoine, je sais qu'il ne cèdera pas, alors comme d'habitude je prends le parti d'acheter la paix et je m'y mets rapidement. Le soir venu, quelques minutes à peine après avoir été allumées et déposées sur

l'eau, elles s'en sont allées comme des petits moutons dans un coin et, s'imbibant d'eau, ont coulé une à une au fond de la piscine.

Pendant ce temps, le père d'Elena vient porter les caisses de champagne et de vin, le propriétaire de la tente arrive avec un employé pour bâtir et teindre le plancher de danse. Cette teinture fraîche se retrouvera sur nos pieds, nos souliers, nos bas de robes et de pantalons à la fin de la nuit.

Le traiteur arrive vers dix-sept heures avec une quinzaine d'employés pour finir de préparer l'*asado* et commencer la *parrilla*, sorte de barbecue géant doublé d'un méchoui au Québec. Le mariage prévu pour vingt-et-une heures, nous ne mangerons pas avant minuit, c'est certain.

Le temps avance, le Français et l'Anglais arrivent en taxi de Buenos Aires, Elena, Fanny et Peter repartent chez la mère de la mariée pour se préparer. Et moi je reste chez les *abuelos* avec Antoine et ses deux amis. Je dois, comme le veut la tradition, accompagner mon fils à l'autel. En fait, je prends des libertés, ici comme ailleurs dans le monde, c'est le père qui accompagne son enfant à l'autel. Mais bon, comme j'ai élevé mes petits pratiquement seule et que de toute façon, papa n'est pas du voyage, la question est vite réglée, j'accompagnerai Antoine et je serai son témoin à l'église. Fanny et Peter viendront nous cueillir au passage et comme ils ne connaissent pas la route, la mère de la mariée sera du voyage. Résultat, nous aurons quarante-cinq minutes de retard sur l'horaire fixé par Antoine. Arrivée à l'église des mamans des mariés à vingt heures cinquante-cinq. Et mon Antoine qui aurait tant voulu être là à temps pour accueillir les invités sur le parvis de l'église. Il en a tout de même profité pour raccourcir son bas de pantalon avec du ruban adhésif. Et oui, à la dernière minute, il a décidé de

changer de souliers et du coup ses pantalons sont devenus trop longs. Que de stress! Que d'énervement! Mais il est si beau. J'en suis tellement fière. Notre retard n'est rien si nous considérons celui de la mariée qui arrivera à l'église vers vingt-et-une heures quarante-cinq. Elle sera vite pardonnée, elle est si belle dans sa robe blanche au corsage tout simple et à la jupe fendue jusqu'aux genoux et ornée de multiples volants à l'image des jupes portées par les danseuses de flamenco.

La cérémonie commence enfin. Je ne sais pas si c'est le fait de la jeunesse du célébrant, mais elle sera courte et touchante. J'aime. L'émotion est à son comble lorsque les mariés échangent leurs anneaux et que s'élève la chanson d'amour qu'Antoine et Elena ont choisi pour l'occasion, *Coucouroucou Paloma*, dans la si belle version du chanteur brésilien Caetano Veloso, dont l'interprétation retenue dans le dernier film d'Almodovar, *Parle avec elle*, a tant fait pleurer les spectateurs. À ce moment je réalise que mon fils est maintenant un mari, un homme prêt à fonder une famille. Je ne rajeunis pas. Je suis toujours une marieuse inconditionnelle, mais là, Antoine l'emporte sur sa mère puisqu'il vient de se marier une deuxième fois avec Elena. Bravo! Et que la fiesta commence!

Nous rentrons chez les *abuelos* vers vingt-trois heures. Tout le monde est là, les enfants, même les bébés de moins d'un an, les cousines, cousins, conjoints, conjointes. Le papa, les mamans, les sœurs et les beaux-frères, les oncles, les tantes, les amis de la famille, les amies d'Elena et bien sûr *Abuela* qui a quatre-vingt un ans et *Abuelo*, quatre-vingts-sept ans. Nous ferons la fête toute la nuit jusqu'au petit matin.

L'entrée est servie dans le jardin, buffet froid composé petites bouchées et de parcimonieuses crudités. Le champagne coule à flot. Une nuit

d'été si belle, un ciel constellé d'étoiles. Un quatuor à cordes jouant langoureusement du tango nous fait la sérénade. Magique! Voilà le moment de prendre place à nos tables respectives sous la tente pour que puisse commencer l'*asado*. D'abord les chorizos et les côtes de bœuf. Viennent ensuite les ris de veau, le boudin et finalement l'agneau. Champagne, vin, bière, à volonté. Les serveurs stylés répondent à nos moindres désirs au quart de tour.

Et finalement, la danse commence. Valse traditionnelle avec les mariés et les parents de la mariée. La mère du marié fera tapisserie pour l'occasion. Très rapidement, le disc-jockey passe à la musique disco. La mère du marié s'en donne alors à cœur joie. Je danse avec tout le monde et avec personne. Mais je danse, voilà tout ce qui compte. Au bout d'une heure environ, les lumières s'allument, la musique diminue d'intensité et les serveurs reviennent. Oh, la la! Nous n'avons pas fini de manger. Nous en sommes au trou normand, crème glacée servie dans une coupe en biscuit sucré. Un pur délice! Les lumières s'éteignent et le disco reprend de plus belle. À nouveau le même manège, la lumière revient et voilà le gâteau des mariés accompagné de toutes sortes de sucreries.

À la fin du repas, comme le veut la coutume argentine, les jeunes filles célibataires sont invitées à tirer un ruban du bouquet de la mariée. Celle qui tire celui muni d'un anneau sera la prochaine à se marier. Fanny a gagné. Je lui avais demandé de le faire pour moi puisqu'elle n'est pas intéressée par le mariage. Il me faudra d'abord continuer à travailler pour le changement de la loi canadienne sur le mariage avant de convaincre ma Madeleine de convoler en justes noces avec moi. J'y arriverai, j'en suis convaincue.

Vers trois heures du matin, la fiesta se donne des airs de Carnaval de Rio. Chapeaux, masques, serpentins et flûtes nous sont offerts par les mariés. La musique devient plus rythmée, la danse, un peu folle. L'euphorie à son comble! Des jeunes cousins nous arrosent de bombes de neige artificielle. Doux contraste en ce début d'été et en cette veille de Noël.

À l'aube, les invités se mettent à partir. Ceux qui restent sont conviés à un petit déjeuner copieux. Pizzas variées et bière. Mélange explosif! Je réalise soudainement qu'il ne reste que les mariés, les Québécois, le Français et l'Anglais sur la piste de danse. Il est six heures trente du matin lorsque, nous plongeons dans la piscine, histoire de nous rafraîchir, de dessouler et de nous réveiller tout à fait, car toujours aussi fous, nous décidons de partir aussitôt séchés et rhabillés pour une petite virée à Mar Del Plata. Quelques jours de grand repos, de soleil et de mer.

Objet : Un petit bonjour
De : 'Ma Grande Lesbienne'
À : 'Mémé Ana'
Date : dimanche 14 décembre 2003, 7 h 30

*Bon dimanche ma belle amour, la mère du marié,
Comment vas-tu ma Mémé? Survis-tu à la fiesta? Je te sens toute proche de moi ce matin...
Je t'écris sous un soleil d'hiver éblouissant. Je dîne avec ton petit dernier ce midi Chez
Victor pour un hamburger et frites. Je te laisse car je surveille Fifi et Fifine qui ne sont pas
encore venus prendre leur petit-déjeuner.
Je t'aime de tout mon cœur et t'embrasse tout partout.
Ta Madeleine.*

Objet : Mar Del Plata à nouveau
De : 'Mémé Ana'
À : 'Ma Grande Lesbienne'
Date : dimanche 14 décembre 2003, 17 h 05

*Ma belle amour,
Quelques mots en attendant de te parler au téléphone dans un instant j'espère. Je n'ai pas
dormi depuis trente-six heures, ce matin alors que la fête venait à peine de finir, nous avons*

décidé de partir sur le champ pour la mer sans dormir une heure ou deux. En réalité c'était l'idée de Peter et Fanny et comme ce sont eux qui conduisent, je n'ai pas eu grand-chose à dire sur cette décision. Je suis tellement fatiguée que je pleure pour un oui ou pour un non. Je décidé de faire une sieste avant d'aller souper en ville.

J'ai le sentiment de tenir le temps avant le départ. Vivement le retour au Québec, ta présence et ton amour.

À tout de suite au téléphone,

Ta Mémé Ana

Mercredi soir, dernier repas à Moreno avant le départ. Émotion à la table dressée pour l'occasion dans le jardin des parents d'Elena. Chacun prend conscience de la séparation imminente et veut croire à de futures retrouvailles. Mais devant moi, les grands-parents d'Elena, deux beaux vieux si généreux. Je doute que la vie me permette de les revoir. Voilà, la fête est finie!

Demain nous prenons l'avion à Buenos Aires pour Toronto et vendredi matin je rentre à la maison.

Objet : Bonne nuit mon amour

De : 'Mémé Ana'

À : 'Ma Grande Lesbienne'

Date : mercredi 17 décembre 2003, 23 h 45

Mon amour,

Je t'aime, je ne sais plus comment te le dire. J'ai hâte de l'exprimer avec des gestes plutôt que des mots. Tout va bien à nouveau, je me suis reposée depuis dimanche soir. Plus qu'une nuit à Moreno.

Je ne pourrai pas prendre mes messages avant mon départ, ni t'appeler avant vendredi matin à mon arrivée à Toronto. Si tu n'es pas au bout de la ligne, je laisserai un message.

Je t'aime ma Madeleine, plus que jamais. J'ai dit aux enfants tout à l'heure que je ne te quitterai plus, je me sens vraiment trop vieille pour de si longues absences.

Bonne nuit encore. J'espère que tu n'auras plus à pelleter de neige d'ici mon retour vendredi.

Bises tout partout,

Ta Mémé Ana

J'y suis enfin. Mon dernier décollage. Je suis dans l'avion vers Québec, pas sur le vol de neuf heures trente tel que prévu, mais sur celui de quinze heures cinquante. Tous les autres départs de la journée ont été annulés à tour de rôle sans que les passagers ne sachent vraiment pourquoi. Fatiguée, je n'ai rien demandé, je me suis contentée de rester assise dans la salle d'attente. Je n'arrive même plus à lire.

Partis en après-midi hier de l'aéroport de Buenos Aires, nous avons atterri à Toronto vers huit heures ce matin, après une escale de plusieurs heures à São Paulo. Peter et Fanny ont tout juste eu le temps de sauter dans l'avion pour Montréal. Antoine m'a proposé d'attendre avec moi. Confiante de partir rapidement, j'ai décliné son offre. Il doit avoir le goût de se retrouver chez lui à *The Beaches* pour téléphoner à sa douce moitié restée en Argentine jusqu'après les Fêtes.

Je me prépare calmement à revoir mon amour, ma Madeleine, Ma Grande Lesbienne. J'ai hâte de reprendre ma vie d'amoureuse, ma vie de couple. Je cherche à atténuer les sentiments que j'ai ressentis devant le silence des dernières semaines sur ma réalité de femme. J'ai passé trois semaines dans ce pays catholique ultraconservateur, entourée de gens qui ne me connaissent pas et qui n'ont jamais montré le moindre désir de savoir qui j'étais, ce que je vivais et quelle profession j'exerçais avant de prendre ma retraite. Je ne suis pas cette maman esseulée parce que divorcée non remariée, mais plutôt une maman aimée d'une femme. Une maman lesbienne qui vit en couple avec l'amour de sa vie.

Déjà vendredi 19 décembre. Noël est à nos portes. Je suis confiante que la femme qui m'attend en ce moment à l'aéroport acceptera à nouveau de

me partager quelques jours de plus avec les enfants et ma petite-fille restés
au Québec. C'est ça l'amour!